

# Présence et Action Culturelles

## Points de vue

Série 2008

Exploration de la question de la culture

Article 7

Une critique des institutions de la culture (XVIII<sup>o</sup>s)

Christian Ruby \*

Le champ de la culture et son paradigme d'élévation ne se sont pas constitués de manière uniforme. Ils englobent immédiatement des discussions, des polémiques, des contradictions internes qui ne vont cependant pas sans en renforcer l'autonomie, alors même qu'elles en dressent le portrait renversé. Notamment des polémiques portant sur la signification de la culture, tant sur le plan humain que sur le plan socio-politique. En suivre les pistes permet d'amplifier le débat portant sur le contenu, la fonction et le déploiement de ce que nous appelons désormais la culture. Dans ce troisième volet de cette exploration générale de la question de la culture, lançons-nous dans trois analyses successives, toutes marquées cependant au sceau du passé, portant l'une sur la critique des institutions culturelles et les deux autres sur une révision possible du concept de « culture ».

Consacrons une première analyse à l'examen d'une critique célèbre de la conception dominante de la culture, interne au champ du XVIII<sup>o</sup>s. Le philosophe Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), en effet, ne se fait pas faute de

polémiquer contre ses contemporains, et notamment de mettre à bas les légitimations de la sphère de la culture qu'ils proposent, ainsi que les récits glorieux de la culture conquérante par eux élaborés.

Si Rousseau travaille au cœur du XVIII<sup>o</sup>s, ce n'est pourtant pas un philosophe des Lumières. Au contraire, il stigmatise délibérément les projets des Lumières. S'étant forgé, avec difficulté, une place dans le domaine des Lettres, il prend ce domaine et son milieu à parti, en fonction des points de vue que lui procure son ascension sociale. Parce qu'il a fait, intimement, l'expérience de l'accession au champ des Lettres à partir d'un autre milieu (celui des artisans), il en voit les défauts et décide de polémiquer tant sur les prétentions qui le structurent que sur le statut des auteurs et des œuvres. Globalement, l'opération de Rousseau répond au souci d'une autre philosophie de la culture et de la politique qui inaugure simultanément une réflexion politique sur la culture.

1

© PAC Editions – Analyses – 2008/13

8, rue Joseph Stevens - 1000 Bruxelles - Tél : 02/545 79 11 - Site : [www.pac-g.be](http://www.pac-g.be)

Editeur responsable : Yanic Samzun

Avec le soutien du Service de l'Éducation permanente du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et de la Loterie Nationale  
Toutes nos analyses sont consultables et téléchargeables sur notre site

Trois niveaux d'analyse de la culture se dégagent de sa philosophie : le premier concerne la manière dont la culture fonctionne dans le jeu concret des rapports sociaux (savoir-pouvoir) ; le deuxième examine le statut professionnel et social des hommes de culture, la carrière des Lettres que tant de personnes embrassent pour se tailler du succès, quand ils ne sont pas purement et simplement domestiqués par les grands et les riches ; le troisième rappelle que la culture est foncièrement constituée comme un rapport, rapport entre œuvre et spectateur (lecteur, auditeur,...), et rapport entre des spectateurs, constituant alors un public, qui se réunissent à l'occasion de la rencontre d'une œuvre et tombent sous le regard les uns des autres.

- Premier niveau d'analyse. Il est détaillé dans le *Discours sur les sciences et les arts*. En Octobre 1749, Rousseau découvre, dans le *Mercure de France*, la question posée par l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Il n'est pas seulement intrigué par l'intitulé, il le soupçonne de n'être pas pertinent. Il lui ajoute un membre de phrase restaurant une alternative : « .....a contribué à épurer les mœurs *ou à les corrompre* ». Qu'on réponde d'une façon ou d'une autre à la question posée, on admet que la culture est responsable des mœurs, de la politesse, de l'urbanité, de la bienséance. Rousseau pousse le plus loin possible cette hypothèse d'un impact de la culture sur les mœurs. Lettres et arts (au double sens de « techniques » et de « beaux-arts ») corrompent les hommes ; même si quelques-uns sont tout de même éclairés.

Comment ne pas voir que Rousseau ne se coule guère dans la philosophie des Lumières, pour laquelle la culture est définie comme élévation ? Pour les hommes des Lumières, Voltaire en tête, le bonheur doit arriver au terme du progrès historique de la culture. Rousseau resserre la question et n'est pas mécontent de rappeler que la culture peut produire des formes d'ignorance. La positivité des fins servies par les sciences semble évidente. Le spectacle de l'homme

attaché à son ouvrage réjouit. Pourtant quel est le véritable fruit recueilli de ces efforts ? Des « guirlandes de fleurs (posées) sur les chaînes de fer dont (les hommes) sont chargés », écrit-il, une liberté étouffée dans des peuples soi-disant policés. Rousseau assène une idée nouvelle : sciences et arts affermissent les trônes et oppriment les peuples. L'urbanité si vantée, et que ses contemporains croient devoir aux Lumières, Rousseau montre qu'elle n'est tissée que de vains ornements. La politesse est une manière de cacher les soupçons ; la décence, une manière de se cacher ; les convenances, un masque.

Rousseau offre une galerie des défauts des milieux culturels de son siècle : ambition, vaine curiosité, agitation, séduction, conformisme, démagogie (« Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense »), désir de luxe, d'argent et de récompenses, telles sont les traces profondes laissées sur chacun par l'organisation actuelle de cette sphère.

Il ne condamne pas les œuvres culturelles en elles-mêmes. Il sait parfaitement bien qu'existent des hommes, voire des femmes (au XVIII<sup>e</sup>s) savants et vertueux. Il ne réclame absolument pas que l'on tire de son propos l'idée d'avoir à brûler les Académies et les Universités. Le propos est sans doute plus simple à saisir : ce qui se fait domination, impuissance et aliénation doit être changé. La culture n'est pas en soi émancipatrice. Le bonheur n'est possible, pour les hommes, ici et maintenant, que si on transforme en premier lieu les rapports politiques qu'ils entretiennent entre eux. Une culture démocratique doit être conçue.

- Deuxième niveau d'analyse. Lorsque Rousseau entreprend la rédaction du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, en 1753, il n'est toujours pas question de justifier ces conclusions faciles qui mettent les arts et les sciences, la culture en général, en posture de puissance émancipatrice, et les hommes qui les produisent en posture de dominer les autres (le

pouvoir du savoir et de la culture). Les hommes savants pourraient bien être foncièrement ignorants d'eux-mêmes et dissimuler leur hypocrisie (c'est là le ressort du mythe du désintéressement). Arts et mœurs étant directement pris dans les questions de politique, soit on les traite comme on traite le luxe, en les valorisant et en en tirant des considérations positives, soit on leur fait subir le même traitement de condamnation que celui infligeable au luxe, parce qu'ils pourvoient à des besoins imaginaires. Quant aux beaux-arts, qu'on se reporte à Moïse instaurant les cérémonies et les rites grâce auxquels il tient le peuple juif en haleine tout en l'unifiant, qu'on songe à Numa, à Rome, imposant des institutions douces qui attachaient les citoyens les uns aux autres, et tous à leur sol en rendant enfin leur ville sacrée par ces rites frivoles et superstitieux en apparence !

Le philosophe est à deux doigts de comprendre que la culture et les arts peuvent être colonisés par le politique sous la forme d'une esthétisation – par laquelle on fait jouer à la culture le rôle d'une instance structurante de la société (référence, mobilisation, occupation, symbole) dès lors que la politique n'arrive plus à jouer ce rôle -, ou du moins que les problèmes politiques doivent se traiter politiquement. Mais il résiste, en affirmant que les arts et les Lettres ne sauraient résoudre des problèmes politiques, si pourtant, ils sont pleinement politiques.

- Rousseau nous place ensuite dans un troisième cadre, lequel a des rapports avec la situation contemporaine, puisqu'il s'agit du problème du spectacle que la République se donne à elle-même (de l'idée selon laquelle la culture participe à l'unité du corps politique, en sollicitant un « sens commun »). Ce spectacle est-il toujours républicain ? Quelle différence assurer entre la république se donnant en spectacle (cérémonies, rituels) et la république donnant des spectacles ? Pour suivre Rousseau, il faut maintenant lire la *Lettre à d'Alembert* sur son article « Genève », paru dans le VII<sup>e</sup> volume de l'*Encyclopédie*. Cette lettre est publiée en 1758. Elle se rebelle contre le projet

défendu par d'Alembert d'établir un théâtre de comédie en la ville de Genève. Autrement dit, et c'est ce qui nous intéresse ici, cette lettre porte clairement sur le refus de l'enrôlement de la culture par les politiques.

Qu'est-ce à dire ? À certains égards, Rousseau est sensible au fait que les rois utilisent les arts et les mettent à leur service, au fait que l'art est réduit à la parade des rois, que la culture n'est plus qu'apparences agréables cachant une répression politique. Aussi, lorsque d'Alembert propose d'ouvrir des théâtres afin de former le goût des citoyens, afin de leur donner de la finesse de tact, de la délicatesse de sentiment, il réagit violemment. Il centre la question sur l'utilisation de la culture et des arts par les politiques. C'est une véritable théorie qui prend forme, articulée à la question de savoir quelle est la place de la culture dans la formation politique, quelle est la part du spectacle dans la constitution d'un peuple, son impact sur l'équilibre des diverses parties de l'Etat et la conservation du corps politique ?

Dans un premier temps, Rousseau oppose le théâtre, symbole de la monarchie, art qui fonctionne sur le mode d'une communication indirecte, et la fête, symbole de la démocratie, art qui relève d'une communication directe. La faveur accordée à la fête porte sur ceci : dans la fête, l'objet de la fête et les affects qu'elle produit ne sont pas extérieurs aux spectateurs, ils sont eux-mêmes le spectacle pour eux-mêmes.

Mais dans un second temps, il aborde le problème avec des arguments théoriques. Tandis que chacun des commentateurs des œuvres d'art, et de leurs effets sur le public, raisonne en tirant des conséquences des spectacles aux bonnes mœurs, sous-entendant que les spectacles font les mœurs (l'agrément produit l'utile), instruisant et plaisant, comme le voulait Racine, ou corrigeant le vice ainsi que le prétendait Molière, Rousseau renverse la perspective : il va des bonnes mœurs déjà établies à la possibilité de donner des spectacles qui, dès lors, ne seront pas mal interprétés. Et il la complète d'une autre : la

véritable action sur les mœurs ne peut et ne doit s'exercer que par les lois. L'artistique et le politique ne sauraient se substituer l'un à l'autre. S'ils peuvent se compléter, il est vain de penser qu'ils pourraient se remplacer.

Le primat de la politique sur les arts, accompagné d'une autonomie de la culture et des arts, favorise la formation politique d'un peuple uni, susceptible ensuite de s'occuper des spectacles. Dans la politique se constitue la « pure joie » qu'est la joie publique, une pure joie universelle sans objet, puisqu'il n'y a rien à montrer que le peuple uni, une unité à porter à l'unisson. Puis les spectacles, et notamment les fêtes, viennent renforcer cet unisson. La fête, fête champêtre, fête publique, fête de place publique, se déroule dans l'exaltation de relations réciproques, dans l'ouverture de chacun sur chacun, dans la transparence d'une conscience qui vise l'unification.

Dans le vrai spectacle, selon Rousseau, le peuple doit s'apparaître à soi-même en retrouvant dans le spectacle de lui-même quelque chose de soi. Par conséquent, il faut qu'un peuple se reconnaisse dans un spectacle qui le reconnaît. L'auteur d'une œuvre échoue si ce qu'il prétend faire écouter et voir empêche le public de se constituer en spectateur vivant. La fête la plus simple est celle qui consiste à poser un piquet sur une place, avec des fleurs, à rassembler autour de lui le peuple qui se fête : « Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis ». Voilà, selon Rousseau, la seule unité envisageable, celle dans laquelle tous concourent au bien public, c'est-à-dire à la cohésion du tout et à la conscience de l'intérêt commun. Voilà de quoi favoriser la naissance du citoyen vertueux, c'est-à-dire enrayer la désaffection des femmes et des hommes pour la chose publique.

Rousseau est attentif à la culture, dans la mesure où elle est pensée comme acte lié à la perfectibilité de l'être humain. Il active un conflit

majeur avec l'idée d'une culture-élévation. Il refuse de laisser la culture servir de moyen d'acquisition d'une place dans la société. La culture donne forme à la perfectibilité (puisque cette dernière est plasticité, indétermination), elle permet à l'homme de se confronter aux autres, de s'instruire, de « se suffire à soi-même et (de) penser sans le secours d'autrui ». En un mot, se cultiver, c'est se connaître et se situer, apprendre aussi à se changer soi-même. La culture ne se réduit pas à un savoir ou à des objets (les livres). Elle est formation de soi. La culture se décompose en : un savoir-vivre le présent et ses difficultés (Vrai), une capacité à être à soi (Juste), une volonté de réfléchir et de comparer (Raison), et une faculté de se quitter pour mieux saisir l'autre (Bien). Et cet acte de se cultiver est un combat de tous les instants. Où l'on observe que la critique de la culture promeut des voies de renouvellement interne de la conception de la culture.

\* L'auteur : Christian Ruby, Docteur en philosophie, enseignant (Paris). Derniers ouvrages publiés : *Devenir contemporain ? La couleur du temps au prisme de l'art*, Paris, Editions Le Félin, 2007 ; *L'âge du public et du spectateur, Essai sur les dispositions esthétiques et politiques du public moderne*, Bruxelles, La Lettre volée, 2006 ; *Schiller ou l'esthétique culturelle. Apostille aux Nouvelles lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Bruxelles, La Lettre volée, 2006 ; *Nouvelles Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Bruxelles, La Lettre volée, 2005.